

HABIB SELMI

Les Humeurs  
de Marie-Claire

roman traduit de l'arabe (Tunisie)  
par Françoise Neyrod

*ACTES SUD*

“Est-ce que tu as pris une douche ?”

A ce moment-là, je fais un petit mouvement de tête, à peine perceptible, qu'elle est la seule à pouvoir comprendre. Et depuis qu'elle habite avec moi, quand je prends place en face d'elle pour le petit-déjeuner, chaque fois elle pose la même question, sur le même ton.

Ensuite, nous ne disons rien. Nous sommes absorbés par le petit-déjeuner, c'est un peu comme si nous nous adonnions à un rite ancien, dont nous connaissons les moindres gestes, pour le pratiquer depuis longtemps. Nous les accomplissons sans y penser. Nous nous regardons à peine durant tout ce temps, mais je sais bien que Marie-Claire, qui a un visage tout rond, parsemé de taches de rousseur, est contente ; car prendre le petit-déjeuner avec moi après la douche est ce qu'elle aime plus que tout.

Avant que nous vivions ensemble, Marie-Claire, à peine avait-elle ouvert les yeux, se rendait à la cuisine. Elle prenait son petit-déjeuner, et fumait une cigarette ou deux en dégustant son café. Ensuite, elle allait dans la salle de bains pour prendre une douche. C'est ce qu'elle m'a dit quand nous avons commencé à nous connaître mieux. J'ai manifesté ma stupéfaction, et j'ai tout fait pour la convaincre d'abandonner cette mauvaise habitude.

Je lui disais : “La nourriture est sacrée, c’est un don de Dieu, ma mère le disait toujours, il faut se laver avant le repas.” Ensuite, elle tenait plus que moi encore à prendre une douche avant de manger quoi que ce soit.

Je l’observe. Elle est occupée à étaler un peu de beurre sur une tranche de pain grillé, qu’elle recouvre ensuite de confiture de cerises, d’abricots, de groseilles, de fraises. Elle trempe sa tartine dans le café au lait chaud, puis elle la porte à ses lèvres que, toujours, j’ai eu envie d’embrasser ; du jour où je l’ai connue jusqu’à celui où elle m’a quitté.

Quand elle a fini de manger, elle passe lentement ses doigts sur ses lèvres tendres et juteuses, toutes gonflées encore de sommeil. Elle s’exclame : “C’est bien que tu prennes le petit-déjeuner avec moi !” Et elle a l’air très heureuse. Elle prend sa première cigarette : “Il n’y a rien de mieux, tu ne trouves pas ?” J’approuve d’un signe de tête. Mais, moi, je suis né dans un village où l’on disait toujours que la nourriture est un don de Dieu ; moi, de toute mon enfance, je n’ai jamais su ce qu’est un petit-déjeuner. Et si je mangeais quelque chose, c’était un quignon de pain d’orge ou de blé que je faisais ramollir avant de le mâcher car mes dents avaient été longues à pousser, je craignais qu’elles ne se cassent ; je le trempais longuement dans de l’eau ou dans la soupe qui restait du repas de la veille, je l’accompagnais parfois d’un reste de couscous qu’on avait laissé à l’air toute la nuit, mais qui était devenu rance tout de même ; parfois, je le mouillais avec le lait qui restait dans l’outre une fois que l’on avait battu le reste la veille, ou je le mangeais avec les figues et les abricots que j’avais dérobés.

Marie-Claire fume devant la fenêtre ouverte ; c’est ce qu’elle fait toujours, avec beaucoup d’égards, pour ne pas m’incommoder avec la fumée, car elle

sait que je ne peux la supporter le matin. Elle bâille, la bouche grande ouverte, et, parfois, j'aperçois sa molaire, celle qui est couronnée d'or. Quand elle a fini sa cigarette, elle s'étire et pose ses mains croisées sur sa tête ; alors je vois ses aisselles.

C'est depuis ce temps-là que j'aime plus que tout regarder les aisselles des femmes, je trouve même que ces deux petits creux, qu'elles montrent le plus souvent sans aucune gêne, ont quelque chose de très troublant, surtout quand ils sont épilés. J'aime y enfouir mon nez, respirer leur odeur ; j'ai la même délicieuse sensation que lorsque, enfant, je me blottissais contre les seins d'une de mes grandes sœurs.

Quand je l'ai dit à Marie-Claire la première fois, elle a eu l'air un peu surprise, elle a haussé les sourcils, elle a ri : "Tu es un véritable cochon... Qu'est-ce que tu aimes dans les aisselles ? Les poils ? L'odeur de sueur ?" Mais, durant tout le temps que nous avons passé ensemble, elle s'est souvenue que j'aimais particulièrement cette partie de son corps ; et quand elle voulait me montrer qu'elle m'aimait, que j'avais su la satisfaire pour une raison ou pour une autre, elle faisait en sorte que je voie bien ses aisselles, ou bien, elle posait ma tête au creux de l'une d'elles.

Quand elle a fini de manger et de fumer, Marie-Claire reste devant la fenêtre. Au début, j'essayais de rester aussi, je savais qu'elle appréciait beaucoup de m'avoir à ses côtés à ce moment-là, comme elle aimait que je prenne mon petit-déjeuner avec elle. Elle contemple le ciel, presque tous les matins. Quand le soleil est voilé, elle décrète qu'il ne fait pas beau. Souvent je ne peux m'empêcher de faire remarquer : "La pluie, les nuages et le vent sont

agréables aussi... – Tu es vraiment spécial !” rétorque-t-elle avec humeur : je ne te comprends pas, comment peux-tu prétendre qu’il fait beau quand il y a des nuages ?” Je ne dis rien, je me plonge dans la contemplation des cuillères et des couteaux... Je ramasse les miettes de pain qui se trouvent sur la table, je verse dans le pot le café qui est resté dans les tasses.

Quand elle baisse un peu la tête, qu’elle s’enferme dans le silence, ce qui lui arrive de temps en temps, je profite qu’elle ne me voie pas pour l’observer. Je regarde ses seins qui m’ont toujours semblé un peu trop petits. Puis ses épaules, ses poignets. Son cou long et bien droit ; plus tard, je me suis aperçu qu’il était comme celui de sa mère. Je regarde ses mains, si délicates. Mes yeux s’attardent ensuite sur son visage, rond et couvert de taches de rousseur. Parfois, j’essaie de retrouver l’image que j’en ai conservée, l’impression que j’ai éprouvée quand je l’ai vu pour la première fois.

J’aime le visage de Marie-Claire... Ce n’est pas à cause de ses lèvres, que j’ai toujours envie d’embrasser, ce n’est pas non plus qu’il soit d’une beauté remarquable, mais simplement parce qu’il est rond, parce que c’est un visage de femme rassurant. Il est à la fois tendre et candide, empli de douceur, intelligent. Quand je le regarde, parfois il me semble que c’est celui d’une petite fille, pas celui d’une femme qui a dépassé la trentaine. Je l’aime également pour ces taches de rousseur, elles lui donnent de l’originalité et, avec ces cheveux de soie fauve qui arrivent aux épaules, un charme très particulier.

Au début, quand elle s’apercevait que je la regardais, elle tirait la langue, faisait la moue, elle tendait le cou en ma direction d’un air interrogateur ; ou bien elle prenait la pose, le torse rejeté vers l’arrière, elle arrangeait ses cheveux avec coquetterie,

et me regardait comme si elle faisait face à une caméra... Et elle souriait, elle riait, cela l'amusait. Parfois, elle se précipitait vers moi, elle posait ses mains sur mes yeux, elle enlaçait mon cou et le serrait très fort, me secouait par les épaules jusqu'à ce que je reconnaisse que c'était vraiment une maladie chez moi que d'épier les autres, et que je m'engage à renoncer tout de suite à cette habitude de la regarder de cette façon, surtout au moment où elle prenait le petit-déjeuner. Ensuite, elle faisait de grands gestes agacés, secouait la tête d'un air amusé, scrutait mon visage avec des yeux qu'elle voulait sévères et froids. Elle me demandait si j'avais bien dormi la nuit précédente, si je me sentais bien, si je n'avais pas mal quelque part ; ou bien, elle me conseillait de couper les ongles de mes orteils que j'avais laissés pousser trop longs comme d'habitude, cela valait mieux que de la dévisager ainsi, comme si j'étais un de ces obsédés qui ne savent pas ce qu'est une femme.

Les jours où nous ne travaillons ni l'un ni l'autre, le petit-déjeuner dure beaucoup trop longtemps pour moi, je ne peux le supporter. Je crains de ne pouvoir rester assis plus longtemps et de finir par me lever, ou de me sentir vraiment mal à l'aise, alors je me réfugie dans mes pensées, mes souvenirs. Je pense au jour où ma mère est morte. Je me rappelle que tout le monde m'a manifesté de l'affection comme jamais auparavant, et les enfants du quartier également ; ils refusaient toujours que je joue au football avec eux, et se moquaient parce que je ne savais même pas donner un coup de pied dans le ballon, mais, ce jour-là, ils se sont arrangés, j'en suis sûr, pour me laisser connaître un peu de leur gloire et marquer de nombreux buts... Je me souviens aussi que les hommes m'ont permis de suivre le convoi funèbre, ce qui est interdit aux

enfants de mon âge... J'ai pu aller au cimetière et assister à toute la cérémonie, ils m'ont même donné le drap funéraire pour que je l'emporte chez moi... Et à la maison, quand je suis arrivé, les femmes, qui s'étaient assises par terre pour se reposer un peu après de longues heures de pleurs et de lamentations, se sont précipitées pour m'embrasser... Et ce jour où j'aurais dû pleurer ma pauvre mère, j'ai été heureux comme jamais dans mon existence...

Parfois, quand j'ai envie de changer, je ne pense pas à la mort de ma mère, j'essaie simplement de me remémorer mes derniers rêves. Ils me reviennent par bribes tout entremêlés, imbriqués les uns aux autres, d'autant plus obscurs et énigmatiques. Cela ne me dérange nullement, je trouve même cela plutôt mieux, car il est beaucoup de choses auxquelles je pense qui m'échapperaient si je retrouvais les rêves dans leur intégralité, bien distincts les uns des autres.

Quand Marie-Claire trouve qu'elle a bien profité de ce moment du petit-déjeuner dont elle est privée les jours où elle travaille, elle se lève sans bouger la chaise pour ne pas faire de bruit comme si elle craignait de troubler l'agrément que me procure la rêverie dans laquelle je suis plongé. Très discrètement, elle pose sur un plateau de cuivre les tasses, les petites cuillères, les couteaux, le pichet de café, les pots de sucre, de beurre et de confiture, les restes de pain et les porte dans la cuisine. Elle n'ouvre pas le robinet à fond, mais je distingue tout de même le bruit de l'eau qui coule.

Ensuite, elle revient avec un pot empli d'eau. Elle se dirige vers les plantes qu'elle prend soin de toujours placer devant la fenêtre pour qu'elles reçoivent autant de lumière possible. Elle me tourne le dos, se penche un peu et commence à les arroser.

Après la douche, elle garde son vêtement de nuit, une sorte de chemise légère qu'elle porte sans rien dessous, car elle déteste autant que moi les pyjamas : "Ils me rappellent les malades à l'hôpital", dit-elle. Et d'où je me trouve, je vois tout à travers.

Je me retiens, je ne la regarde pas. Je me tourne, je contemple le ciel, le tableau sur le mur d'en face, je poursuis ma songerie. Mais, parfois, je me sens nerveux, je suis pris du désir insensé de l'approcher pendant qu'elle est penchée sur les plantes. Je sais très bien que Marie-Claire n'aime pas cela : "Elle n'est pas une vache et je ne suis pas un taureau", comme elle dit, et de toute façon, selon elle, cela ne se fait pas le matin. Pourtant elle me l'a permis parfois, surtout au temps où elle était très amoureuse ; elle arrosait les plantes et, moi, j'avais le droit de l'arroser aussi. Bien sûr, nous avions tiré le rideau.



La première fois, je l'ai vue dans le grand miroir qui faisait face à la table où j'étais installé.

Souvent j'essaie de retrouver l'impression que j'ai éprouvée la première fois que mes yeux se sont posés sur elle, mais je n'y arrive pas. J'avais relevé la tête, je l'avais vue. Je ne savais pas si elle m'avait remarqué. Je ne savais pas non plus à quel moment elle était entrée dans le café car je n'avais perçu aucun mouvement près de moi, je n'avais rien entendu. Je devais être complètement absorbé par ma lecture. Elle avait dû également, quand elle avait pris place, s'appliquer à ne faire aucun bruit qui eût attiré l'attention sur elle. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était assise juste derrière moi, à une table toute proche de la mienne.

Je ne l'avais pas vraiment regardée. Et peut-être est-ce pour cette raison que je ne peux retrouver ma première impression. J'étais retourné à ma lecture. Un long moment après, j'avais levé la tête à nouveau, et, là, je l'avais bien observée. Elle avait légèrement changé de position, et m'avait paru différente.

Le long cou bien droit, c'est ce que j'ai vu tout de suite. Puis les pommettes couvertes de taches de rousseur. Mais autre chose m'attirait dans son visage tout rond... Je l'ai bien regardée dans le miroir, et j'ai vu ses lèvres, tellement sensuelles.

Mes yeux ne pouvaient se détacher de son visage, plus je le voyais, plus je me sentais séduit. D'après les sourires qu'elle adressait au serveur qui lui apportait son café, j'ai pensé qu'elle faisait partie des habitués. Elle a remué lentement le sucre dans la tasse, a léché la petite cuillère avec application, avant de savourer son café à petites gorgées gourmandes.

J'étais sûr qu'elle aussi pouvait me voir dans le miroir qui me renvoyait son image, mais je n'étais pas certain qu'elle m'ait remarqué, car elle regardait tout le temps vers la rue ou vers la droite, à l'entrée du café. Il semblait qu'elle attendît quelqu'un.

Je me suis retourné, le dos appuyé contre la vitrine qui donnait sur l'extérieur. Puis, très vite, je me suis retourné pour regarder son visage bien en face : ses yeux m'observaient. Je n'ai pas hésité, je lui ai souri et elle m'a rendu un sourire qui ne m'a pas semblé de pure politesse. Alors, je lui ai parlé.

Les mots me venaient facilement, naturellement, comme s'ils avaient été préparés à l'avance. Habituellement, quand je m'adressais à une femme que je n'avais jamais vue, je me sentais emprunté, mais là, non. Je lui parlais comme à quelqu'un que j'aurais connu de longue date. Je ne me rappelle pas vraiment ce que j'ai dit, mais ce devait être quelque chose comme "Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés", ou bien "Je connais votre visage"...

Elle a ri. Elle était comme toutes les femmes du monde, elle savait bien que ce qu'on leur dit n'est pas vrai... J'aimais son rire. Je regardais ses lèvres... Elles étaient très appétissantes, vraiment ; autant qu'elles le paraissaient dans le miroir. Pour la première fois, j'ai vu la couronne en or qui recouvrait une de ses molaires, et c'était la première fois aussi que je voyais de l'or dans une bouche européenne. Cela m'a un peu étonné. Je ne savais pas encore

que l'on s'en servait en Europe pour soigner les dents gâtées par une carie, je pensais que seuls les habitants de la campagne, chez nous, en enro-bent leurs dents pour exhiber leur richesse, car ils pensent que tout ce qui brille est beau, l'or surtout.

Je vivais à Paris depuis neuf ans quand j'ai ren-contré Marie-Claire dans ce café où j'étais entré par hasard, en face de l'entrée principale du jardin du Luxembourg. J'avais consacré cinq de ces an-nées aux études. J'avais passé un doctorat, sans grande conviction, et je n'avais pas eu envie de rentrer en Tunisie ; je continuais à travailler dans un hôtel que j'aimais bien. Cela me convenait parfaitement car il m'était possible de donner quel-ques cours en faculté toutes les fois où l'on avait besoin de moi pour effectuer un remplacement. Il y avait aussi que je craignais, si je rentrais en Tunisie, d'y être retenu longtemps, de ne plus pouvoir revenir à Paris ; en effet, on confisquait le passeport de ceux qui étaient de retour après une longue période passée à l'étranger pour être certain que leur esprit n'était pas perverti et que leur at-tachement pour le pays était sincère.

Je ne sais plus combien de temps nous sommes restés au café. Tout ce dont je me souviens, c'est que nous avons été les derniers à partir. En la voyant rire, je m'étais enhardi à m'asseoir à sa table. En fait, je n'avais pas changé de place, je m'étais simplement tourné un peu pour la voir bien de face, et j'avais rapproché ma chaise.

La conversation a sa logique propre, personne ne peut la conduire là où il veut surtout en telle situation, et nous sommes souvent passés d'un sujet à l'autre... Pas un instant nous n'avons rompu le fil : quand elle se taisait, je parlais, si je me taisais, elle parlait. Un peu comme si nous avions passé un accord, comme si nous craignions de ne pas

bien nous comprendre, d'oublier quelque chose si nous laissons place au silence. Et après cette première rencontre, dans ce café où j'étais rentré par hasard, j'en savais beaucoup sur la première femme qui ait vraiment compté dans ma vie.

Marie-Claire avait arrêté avant la licence les études d'histoire et de géographie qu'elle faisait à la faculté de Nanterre, parce qu'elle n'avait plus envie de devenir professeur. Depuis quelques mois, elle était employée dans le service de la poste et des télécommunications rue du Montparnasse ; elle ne voulait pas risquer de se retrouver un jour sans travail et elle avait passé un concours dans la fonction publique. Elle avait choisi la poste, même si elle aurait pu trouver un autre emploi, qui ait un rapport avec ses études à la faculté, avec les livres ou l'éducation, responsable d'une bibliothèque par exemple ; mais elle avait choisi la poste parce que, depuis toute petite, elle était attirée par les lettres, les colis et les télégrammes.

Dans son travail, elle ne s'occupait pas vraiment du courrier, car, avec les études qu'elle avait faites, elle n'était pas au guichet pour simplement le réceptionner, le distribuer, ou y apposer un tampon. Pourtant, elle s'arrangeait toujours pour avoir le plaisir de regarder les lettres... De les toucher. "Les premiers jours, m'a-t-elle expliqué, je les prenais dans les chariots où elles attendaient d'être distribuées, je regardais les timbres, ils étaient de toutes les couleurs, de toutes les tailles, je contemplais les adresses, toutes d'une écriture différente, je passais la main sur les enveloppes, je les retournais, je les sentais. Je ne sais pas pourquoi, il me semblait toujours qu'elles étaient porteuses de bonnes nouvelles. Je trouvais extraordinaire d'imaginer qu'elles venaient des quatre coins du monde. En avion, en bateau, en train et en autocar, elles étaient passées

au-dessus des airs, des mers, des océans, des villes, des villages... Et quand j'ouvrais un paquet, ma surprise était plus grande encore : certaines lettres arrivaient toutes fripées, toutes froissées, on voyait qu'elles étaient passées entre de nombreuses mains durant leur voyage. Parfois j'en trouvais qui venaient de pays dont je n'avais jamais entendu parler, dont j'ignorais qu'ils existent, et je voyais leur nom sur les enveloppes et les timbres ! Des pays dont je ne savais rien, malgré mes études en histoire et en géographie."

Marie-Claire m'a raconté également qu'elle habitait seule dans ce que l'on appelle une chambre de service au sixième étage d'un immeuble ancien dans une petite rue située entre le Panthéon et la place de la Contrescarpe, un endroit très touristique avec ses nombreux restaurants et ses boutiques... Sa chambre était toute petite, mais elle se sentait bien dans cet immeuble ; il était habité par d'aimables célibataires, et des personnes âgées qui lui adressaient toujours un bon sourire lorsqu'elles la croisaient dans l'entrée ou dans l'ascenseur.

Elle trouvait que ses deux années à la faculté étaient les plus agréables de sa vie : elle y avait côtoyé des jeunes gens qu'elle avait trouvés intéressants, des Africains, des Guadeloupéens, des Martiniquais, des Algériens. Au cours de ces années, elle avait lu les meilleures œuvres étrangères et visité de nombreux pays en voiture sans que cela lui pèse. Elle pouvait se contenter de légumes, de fruits et de conserves, et n'était pas gênée de dormir à la belle étoile, ou dans les grandes gares. Elle m'a confié aussi qu'elle n'aimait pas la politique et les politiciens, d'après elle, ce sont des menteurs et des hypocrites, qu'elle ne supportait pas le racisme, soutenait les Palestiniens, et condamnait la violence, le terrorisme et les guerres.

Elle m'a dit bien d'autres choses, je m'en souviens encore, pourtant ce sont de petits détails sans grande importance : par exemple, elle était attirée par les Touaregs et espérait pouvoir vivre avec eux quelque temps, monter sur un chameau, traire les chamelles et les chèvres et dormir dans le désert. Je me rappelle qu'elle aimait le dessin et la sculpture, mais qu'elle ne fréquentait pas les musées, les œuvres y étaient comme mortes, selon elle ; qu'elle détestait les fleurs artificielles et ne supportait pas de les toucher, et aussi qu'elle n'aimait que la photographie en noir et blanc.

Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois dans les cafés autour du Luxembourg, et, un jour, j'ai voulu qu'elle vienne chez moi, non loin de la place de la Bastille. Mais elle a insisté pour que ce soit moi qui aille chez elle. J'ai été surpris de cette insistance. Et je n'ai toujours pas compris pourquoi.

Sa chambre était très agréable et l'on s'y sentait bien. Devant la large fenêtre, une belle plante fleurie dans un gros pot en argile. En face, un lit bas : à côté, une petite table avec un appareil à musique, et, au bout, une bibliothèque où étaient rangés des livres et toutes sortes de bibelots... Et sur les murs peints en jaune clair, la reproduction d'un tableau célèbre.

Elle aussi avait trouvé mon appartement agréable et spacieux surtout, par rapport au sien. Pourtant, alors que nous nous connaissions depuis des mois, quand je lui ai proposé de vivre avec moi, elle a hésité longuement. A cette époque elle m'aimait beaucoup, je le voyais bien ; mais, pour elle, cela ne signifiait pas qu'elle doive s'installer chez moi. D'ailleurs, si sa chambre avait été plus grande, m'aurait-elle proposé de venir vivre chez elle ? Je n'en sais rien.